

avec une sainte résignation, accompagnée toujours de la fermeté inaltérable de ses principes que le Saint-Père s'est vu dépouiller d'une partie des états et des domaines de l'Église par une nation qui naguère lui avait donné tant de preuves de respect, d'attachement et de dévouement à la religion et à sa propre personne.

Le digne successeur de Saint Pierre n'ignore pas les peines, les maux qu'on lui réserve. mais son cœur est fort et luttera avec constance et fermeté, il ne craint pas les menaces car la victime est prête, elle n'attend que l'heure du sacrifice, pour franchir les degrés de l'autel, et répandre, s'il le faut, son sang pour expier la faute d'une nation plongée dans les ténèbres et aveuglée par les erreurs qui entraînent son cœur. Pie IX sent et prévoit que peut-être sous peu on l'éloignera de ses provinces chéries, cette pensée déchire cruellement son âme, et en proie aux plus piquantes douleurs, ne doit-il pas s'écrier avec le Dieu agonissant dans le jardin des Oliviers : " O mon Dieu faites que ce calice s'éloigne de moi."

Ce n'est pas qu'il craigne que ses écueils le condamnent à ne jamais revoir sa patrie, en l'ensevelissant dans le misérable séjour d'une forteresse étrangère. Non ! car la vue des sombres murailles dont il serait environné, le lourd poids des liens et des chaînes dont on pourrait l'accabler ne saurait retentir son âme, qui, sous la forme d'une blanche colombe, franchit l'espace, traverse les nues et va se reposer sur le sein de son Père céleste pour étancher sa soif et y retremper ses lèvres brûlantes à la coupe délicieuse et délectable des enrêlements célestes.

Pie IX s'oublie pour ne penser qu'à ceux qui lui sont confiés. Ce qui le trouble, ce qui l'afflige, ce qui l'accable profondément, c'est qu'il appréhende que les domaines du Pape, respectés des monarques pendant tant de siècles ne deviennent la proie de la guerre civile. Cette pensée comme un glaive tranchant transperce son âme et rend plus profonde encore la plaie qu'y ont faite les abus nombreux de la force ; abus qui se sont si rapidement succédés.

Sa Sainteté voudrait pouvoir arrêter les foudres vengeresses du Ciel qui vont bientôt éclater, car ce n'est pas impunément que les hommes tenteront de détruire l'œuvre d'un Dieu. Le Père de la Sainte Église voudrait être la seule victime. " Frappez, dit-il, oui, frappez le pasteur ; mais pardonnez aux brebis qui s'égarent, maintenez-les toutes réunies à vous. Ce n'est ici ni la mère de Moïse qui baigne et arrose de ses pleurs le berceau qu'elle abandonne aux flots, ni David qui veut s'ensevelir dans le tombeau d'Absalon, mais le chef de l'Église catholique, Pie IX qui voudrait mettre un frein aux iniquités commises par ses sujets révoltés."

Il quittera, s'il le faut, Rome, la ville éternelle, le tombeau de Pierre, le séjour de tant de merveilles, la patrie de tant d'illustres défenseurs de la foi ; Pie IX quittera cette terre arrosée et rougie par le sang de tant de généreux et intrépides martyrs, il ira se réfugier sur quelque terre hospitalière pour y prier à l'exemple de Jésus pour ses persécuteurs, pour ses bourreaux ; il aulera encore

une goutte de ce calice d'amertume où l'Homme-Dieu trempa le premier les lèvres. Toujours résigné aux volontés de Celui qui commande au ciel et à la terre, Chef de cette religion céleste si compatissante et toute pleine de charité, il ne peut élever la voix que pour prier et conjurer l'Éternel de pardonner à ces hommes égarés, il demandera à grands cris le bonheur de ce peuple qui le chasse, l'insulte et le méprise.

Ce Saint Prêlat, l'admiration des anges, offre à l'univers entier le spectacle de la plus sublime résignation, accompagnée de la fermeté inaltérable de ses principes. Il dira adieu à son peuple, il lui promettra que, quoique livré à tous ses ennemis, d'une terre d'exil, il ne cessera pas d'adresser des prières au ciel pour son repentir et son salut. Il s'écriera ; " O Jésus ! toi qui as bien voulu mourir sur une infâme gibet, toi, seule victime capable d'apaiser la juste colère d'un Dieu irrité, accepte le sacrifice que je te fais de ma vie. Immoles-moi s'il le faut. Je mourrai ! Mais prends pitié de mon peuple ; fais, ô Père miséricordieux qu'il ne soit pas éloigné ; ce beau jour, ce jour de bonheur où nous verrons par la grâce de ta bonté divine ces enfants qui nous causent aujourd'hui tant de tribulations et de douleur revenir dans le bercail, s'empresser encore de chercher un asile sous l'aile tutélaire et protectrice que leur offre leur mère, la Sainte Église."

UN CATHOLIQUE.

VARIETES.

L'AUTOMNE.

PIÈCE EN TROIS MOIS.

[Suite et fin.]

DEUXIÈME MOIS.

LA NATURE, L'AUTEUR.

L'AUTEUR. — O nature ! je ne sais vraiment pas ce que je t'ai fait, mais, au lieu du reconfort que j'espérais en venant me réfugier dans ton sein, je viens d'être obligé de commander à mon tailleur un paletot fortement ouaté ! De plus, pendant que mes joues blémissent, le vermillon le plus incohérent envahit l'extrémité de mon nez !... Des villageois qui passaient tout à l'heure à côté de moi dans la forêt se sont écriés : " Tiens ! le Parisien a déjà le nez rouge : l'hiver sera rude !..." Et ils se sont éloignés en me saluant avec le respect ironique qu'on doit à un homme bien mis, qui porte sa décoration sur la figure au lieu de la porter à la boutonnière.

O nature ! que t'ai-je donc fait ?
LA NATURE. — (Fidèle à son rôle de sourde-muette, la nature ne répond rien. Seulement, de temps en temps, un éclair déchire la brume, puis une détonation retentit : c'est un perdreau ou une bécasse que le fusil d'un chasseur vient d'abattre.)

L'AUTEUR, avec ironie. — Ah ! je l'avais oublié : la chasse est ouverte ! Tu ne peux pas t'occuper de moi, puisque tu t'occupes des chasseurs !...

ENTR'ACTE.

Cette amertume de l'auteur se comprend :

il aime assez à ce que les alouettes lui tombent rôties dans son assiette, mais il n'aurait jamais la férocité de les y faire tomber de lui-même. L'auteur est sans doute une fourchette distinguée et un détestable chasseur. Il a l'adresse en moins — et l'hypocrisie en plus.

C'est l'histoire de bien des gens sensibles. Je n'ai jamais su chasser, pour ma part.

Je le regrette par moments, — quand je me promène dans les bois au mois d'octobre, et que les chasseurs font leur rasflut ordinaire, — parce que j'ai peur de recevoir des chevrotines destinées à un sanglier. A cause de cela j'aimerais à être chasseur — pour n'être pas chassé. De même, j'ai souhaité vingt fois être gendarme, avec bottes fortes et baudrier jaune, non pas pour arrêter les autres, mais pour n'être jamais arrêté moi-même.

TROISIÈME MOIS.

LA NATURE, L'AUTEUR.

L'AUTEUR. — O Nature ! Pourquoi voilés-tu ainsi ta face auguste sous le brouillard ? As-tu donc quelque raison de la cacher, comme la statue de la Douleur du jeune sculpteur Christophe ? Pleure-tu tes tapis de la Savonnerie, que tes ouvriers ont remis dans tes magasins d'hiver ? Réponds-moi, ô Nature !

LA NATURE. — (Continue à ne pas répondre. Le froid devient intense. On aperçoit les cheminées des villages fumer avec abondance. Les arbres défeuillés, agitent leurs grands bras maigres d'un air désespéré. Il y a de plus en plus des Milleroyés dans l'air.)

L'AUTEUR, *ému*. — Je n'obtiendrai décidément rien de toi, ô nature ! Tu es impassible au milieu de tes ruines et de la mienné. J'ai dit de la mienné, ô Nature, car mon hôtelier vient de monter dans ma chambre, et il m'a dit, le bonnet à la main et la souris sur les lèvres : " Monsieur, voici votre petite note."

Ma petite note ! Il appelle ça une petite note ! Cet aubergiste pratique assez bien l'impertinence, — le plus difficile de tous les arts...

L'auteur reste accablé sous le poids de sa " petite note." L'hôtelier a remis son bonnet sur sa tête et son sourire au ratelier. On entend alors dans la rue du village un ronflement d'Allemagne qui rappelle désagréablement le fameux cinquième acte de *Lucrece Borgia*. L'auteur ouvre sa fenêtre, moitié par curiosité, moitié pour échapper aux obsessions de la " petite note " représentée par le ventripotent aubergiste.

C'est le marquis de Carabas du pays, qu'on porte en terre. Il y a un grand appareil, avec force chantres et force enfants de chœur. Les chantres dissimulent mal, sous leurs surplis blancs, leurs pantalons de velours épiplé, frangés de boue. Ils dissimulent encore moins leurs faces rubicondes, qu'ont comme une odeur de vieilles futailles. C'est le tableau de l'Enterrement d'Ornans, du maître peintre Courbet, — marchant dans les rues du village de Vélisy.

Ce misérable est de situation. Les feuilles tombent, les hommes doivent tomber aussi. Quand la nature s'en va, pourquoi resterions-